

## MÉMOIRES DE GUERRE

Transcriptions audio Normands n° 3

### Monsieur Prosper Thinard

*M. Thinard agent de de signalisation à la gare de Caen, vivait à Louvigny où il faisait fonction de maire. Dans la nuit du 6 juin 1944 du Débarquement, il travaillait de nuit sur la ligne Paris-Cherbourg, et il évoque les bombardements alliés, les milliers de réfugiés affluant à Louvigny et qu'il fallait nourrir, et son propre départ pour l'exode, le 14 juillet 1944, vers la Mayenne. Il s'attarde enfin sur le souvenir de violents bombardements aériens dans la région de Mézidon, qui l'ont fortement impressionné.*

(Enregistrements réalisés en 1982 et 1983)

...chez M. Prosper Thinard, qui travaillait [sans liaison] à la SNCF en 1944 dix neuf cent quarant'quatr'. M....Thinard a quatre vingt quatr' ans.

— Oui, quatre vingt quat' passés [ɑ], mêm', presque quatre vingt cinq !

Et... au Débarquement, j'étais [sans liaison] à travailler [ɑ] de nuit, à la suit' de bombardements anglais [e], ah, des Alliés, quoi, j'peux pas dir' ce... que ce soit des des Anglais positiv'ment ... c'est p'têt' c'était des Alliés, toujours... Y avait ce feu qui avait fait un dérail'ment, un déplac'ment d'voies à... entre Carpiquet<sup>1</sup> [kaRpikje] et la Maladrerie<sup>2</sup>, sur la lign' de Paris-Cherbourg et... nous étions [sans liaison] à minuit à travailler et nous avons aperçu les... les fusées qu'étaient [kete] sur la côt' [ko:t]. On y voyait [e] bientôt comm' en plein jour, que j'vous assur' qu'c'était bien éclairé.

Et l'officier all'mand qu'était là voulait qu'on rest' à... à travailler, malgré nos p'tit' lamp's, mais j'vous ga... on n'avait pas besoin des lamp's. Ç'a duré à peu près jusqu'à deux heur's, je suis rentré à la maison, toujours sous l'bombardement, mais enfin, j'ai entendu l' bombardement au loin.

Et pis... le matin à sept heures j'ai r'pris mon vélo pour aller travailler, puis j'ai fait d'mi-tour, j'suis rentré à la maison. Et c'est là qu'le bombardement d'Caen a dû commencer, dans la matinée, j'sais pas à quell' heur'. Et après, l'après midi y avait... des réfugiés partout, y'en

---

<sup>1</sup> Carpiquet, Calvados, commune limitrophe de Caen, à l'ouest de la ville, en direction de Bayeux et de Cherbourg.

<sup>2</sup> La Maladrerie, quartier ouest de Caen, limitrophe de Carpiquet.

avait plein la rout', Et, c'est... en deux jours, deux p'tits jours y avait 3000 ou 3500 réfugiés. Alors dit's pour un p'tit pat'lin comme ici c'était pas [pɑ] grand chos'. À Louvigny<sup>3</sup>, on pouvait pas, hein, c'était dur pis fallait les nourrir !

Ah, y'avait un gars qui est d'ici, mêm', j'ai oublié... s'app'lait comment... Van Muysen, Cyrill' y s'appelait. J'vous garantis qu'il a fait un sacré boulot à la vill'... à la vill' ? à la comun' ! Il allait chercher l'ravitail' ment à Caen puis i nous l'apportait ici. I n'a pas arrêté. Un gars qui n'a jamais dit non à c'... à c'que j'ai pu lui d'mander comme servic's.

— Oui, parc'que c'est vous qui remplaciez l'mair' à cett' époqu'.

— Ben, j'remplaçais l'mair', le mair' i s'est trouvé à partir du Mesnil d'Louvigny<sup>4</sup> ([meni]. Il est parti se réfugier à... au Bon Sauveur. I v'nait bien fair' de petit's [z] excursions [eskyRsjɔ̃] d'temps en temps, mais pas souvent.

— Et c'est vous qui étiez...

— Alors, comm' je faisais fonction d'mair', c'était sur moi qu'tout r'tombait.

— Et vous avez dû évacuer pour finir... au mois d'juillet.

— Et j'ai évacué, j'ai maint'nu depuis le 6 [sis] juin jusqu'au... treiz' juillet, ici, à diriger plus ou moins, plus ou moins bien la comun', mais enfin j'faisais d'mon mieux et avec les All'mands c'était pas facil', j'devais servir ces messieurs, puis ser...la population [ɑ] d'abord, mais pour eux d'abord. Et alors, c'était pas conf... favorabl', ... euh facil' à concilier les deux !

— I z étaient nombreux les All'mands à passer par ici ?

— Ah, ben, c'était des troup's de passag' [pɑsɑʒ] principal'ment. Pasque dans, en somm' dans... y'en avait pas beaucoup. Y'en avait quelques-uns au château là c'était... qui servait d'hôpital... et pis un post' de Kommandantur [komãdãtyR] et quelques troup's, y en avait pas beaucoup. On en avait vu plus en quarant' qu'en quarant'-quat', y en avait pas beaucoup.

— Et, en évacuant le treize juillet, vous n'êtes pas resté à... à Fleury<sup>5</sup> ?

— Ah, j'ai évacué à Fleury le treiz' au soir et l'quatorz' juillet j'suis parti des des... de Fleury pour aller me réfugier avec ma femm' dans les... chez des cousins qu' nous avions à Olendon<sup>6</sup>.

— Olendon ?

---

<sup>3</sup> Louvigny, Calvados, commune limitrophe de Caen, au sud de cette ville, sur la rive droite de l'Orne.

<sup>4</sup> Le Mesnil, quartier de Louvigny, commune limitrophe de Caen.

<sup>5</sup> Fleury-sur-Orne, Calvados, au sud-est de Caen, commune limitrophe de Louvigny.

<sup>6</sup> Plus exactement Olendon, Calvados, à une dizaine de kilomètres au nord de Falaise, et une dizaine également au sud d'Estrées-la-Campagne.

— Là j'ai resté un' huitain' de jours... Et ensuit' y'a encor' eu un bombardement du château [ɑ] où y'avait des All'mands, on est r'partis. Mon cousin est v'nu m'conduir' jusqu'à Trun<sup>7</sup> en voiture' et après j'suis r'parti à pied avec ma femm'... et ma fill', jusqu'en Mayenn'... jusqu'à Bais [be]<sup>8</sup> en Mayenn'...

— Vous n'êt's resté qu'un' nuit dans les carrièr's de Fleury ?

— Ben oui, forcément c'était, vous savez, y'avait trop de réfugiés, pis c'était infect, c'était pas... c'était pas du tout ... hygiéniqu', oh non, oh, loin s'en faut. On savait pas [pɑ] où mett' les pieds ! Forcément la quantité, presque tout Caen était réfugié là !

— Et, pour repasser d'l'aut' côté d'l'Orn', comment aviez-vous fait ?

— Avec un' barqu' de fortun', mais y avait presque pas [ɑ] d'eau parce que les écluses étaient sautées.

— Oui, mais alors, fallait descend' dans la boue.

— Ah fallait descend' dans la boue... Ben, j'ai pris ma femm' sur mon dos, j'l'ai posée dans la barque et j'suis v'nu chercher la fill', j'en ai fait autant. Avec not' ravitaill'ment et puis les fringu's, c'qu'on avait, quoi, tout c'qu'on pouvait emporter. Mais [sans liaison] on pouvait pas charger trop dur. Ah ! j'vous garantis qu'c'était pas très rigolo.

*8 décembre 1982, dans le cad' du musée de la bataill', nous rendons visit' aujourd'hui à M. Thinard qui réside à Louvigny au 16 rue, au 16 rue Tombett', et qui était [sans liaison] agent de de signalisation à la gar' de Caen.*

— Alors, M. Thinard, quels faits principaux sont-ils survenus à... Louvigny ?

— À Louvigny, c'était bien simpl', je n'en connais pas [sans liaison] énormément. Y a eu des p'tites bricol's forcément mais y a pas eu de de... gross's chos's, je n'pens' pas. Ya eu qu'au Débarquement. Au Débarquement, les All'mands étaient méchants [məʃɑ̃], fallait pas leur rir' trop souvent sous l'nez, parce qu'ils prenaient pas à la rigolad'. La preuve que dans c'jardin-là, à côté, y avait un' bomb' qu'était tombée dedans, une bomb' de qui, c'était-i all'mand c'était-i anglais ? Toujours [pas de liaison] est-il que l'officier all'mand avait interdit d'garer les voiture's ! Mais dans la nuit y s'est présenté un officier qui... qui a ouvert la port'ici, et qui m'a d'mandé à loger les voiture's ! J'lui ai dit non, parc' que l'officier qui command' la plac' ne veut pas ! Y m'a gardé sous re... sous escort' avec le revolver à la main. Il a envoyé un

---

<sup>7</sup> Trun, Orne, à 20 kilomètres au sud-est de Falaise, 13 kilomètres au nord-est d'Argentan.

<sup>8</sup> Bais, Mayenne, au sud-ouest de Pré-en-Pail.

gars [a] qui a été...qui a été voir aux renseignements, y s'est trouvé qu'c'était just', alors il est rentré et i m'a rien fait.

... Forcément, à... au Débarquement [də], le 6 [sis] mai, il est [sans liaison] arrivé là en l'espac' de 2 ou 3 jours trois mill' réfugiés, au moins. On en a compté trois mill', y en avait p'têt' plus, alors, a fallu s'otchuper de réorganiser, d'ravitailier tous ces gens-là.

Et autrement, on n'a pas eu d'gros gros gros ennuis, non. Y en a eu, si, mais qu'est qu'vous voulez... C'est des All'mands, c'était eux les maît', fallait pas leur résister... Le mieux, c'était en... comm'moi, là je faisais fonction d'mair', pisque le mair' était pas là. I restait au Mesnil [meni]. Alors c'était toujours sur moi qu'i tombaient. J'essayais de leur mentir le plus possibl' et puis d'leur faire passer l'histor', mais c'est tout...

Ya fallu qu'au bout de... le treiz'... Le treiz' juillet, oui, j'dis bien, il s'est présenté un officier qui m'a dit qu'fallait partir tout d'suit' de Louvigny, quitter tout l'mond'. On m'a conseillé, les habitants m'ont conseillé d'rester. Moi j'avais ma femm' et ma fill', je suis parti comme tout l'mond'. Le treiz' juillet, j'ai monté aux aux carrièr's de Fleury et le quatorz' juillet au matin, j'suis r'parti, j'ai r'pris la rout', j'suis parti et... pour atterrir à... Olendon<sup>9</sup>.

— Olendon qui se trouv' ?

— Auprès d'Falais<sup>10</sup>.

— Auprès d'Falais'...

— Et de là je suis r'parti par Trun, pis à pied travers le... les villag's jusqu'à... jusque Bais, en Mayenn', et là j'ai été obligé d'y rester et j'ai failli êt' fusillé, pasque les All'mands ne voulaient plus voir de... de réfugiés sur la rout' et moi je sav..., ignorant, j'suis allé au ravitaill'ment, toc ! Et c'est comm' si j'y étais... Et heureus'ment qu'j'avais avec moi le... monsieur chez qui on avait resté, qui connaissait [sans liaison] un officier... un pa...un' personn' qui connaissait l'all'mand, et ils [il] ont discuté et pis i nous ont libérés, mais ça a été bien près, là... Pasque j'connaissais personn' là-bas.

— Vous avez réussi à leur échapper !

— Encor' un coup, oui. Oh, j'leur ai échappé beaucoup d'fois !

— De quell' façon la répression all'mand s'est-elle manifestée ?

— Ici ?

— À Louvigny et sur Caen ?

---

<sup>9</sup> Olendon, Calvados, à une dizaine de kilomètres au nord de Falaise, et une dizaine également au sud d'Estrées-la-Campagne.

<sup>10</sup> Falaise, Calvados, à 34 kilomètres au sud de Caen.

— Ben, c'est-à-dire que ça s'est manifesté quand [t] y a eu des sabotag's de la part de la Résistance'. Ya eu des fils de coupés, ceci, cela, là i z ont monté des gard's... et, dans la nuit, ben fallait plus voir personn' dehors. Moi, je circulais [e], pourquoi ? Pasque j'avais un' autorisation [a] d'la SNCF, c'était d'la Wehrmacht [vɛRmaf]. Mais enfin, sans c'papier-là, j'pouvais pas circuler, j'étais comm' tout l'mond'. Mais j'ai jamais eu d'ennui au sujet d'la circulation, de jour ou d'nuit.

De nuit, j'ai été arrêté plusieurs fois, j'leur faisais voir mon laisser-passer [a] puis c'était bon. Moi je trouv' qu' i z ont pas... I z étaient autoritair's, fallait pas leur résister. Moi, mon point d' vue, maint'nant, vous savez, j'ai vu... C'est pas que j'les aimais ou quoi, non non pas du tout ! Moi j'ai fait campagn' quatorz'-dix-huit, alors vous savez, déjà, j'avais déjà un' petit' rancun', et j'l'ai toujours ! J'les laiss' pour ce qu'i sont mais je n'veux pas entend' entend' passer...quoi et entrer en contact avec.

— Que savez-vous de la Libération et comment l'avez-vous vécue ?

— Ah, ben, la Libération [a], voilà ! Je travaillais [e] justement d'nuit, la nuit du cinq au six, sur la lign'de Cherbourg, on rétablissait les voies puisqu'ils avaient [il ave] été bombardées dans la journée du 5. Et l'officier all'mand qu'était là ne voulait pas qu'on quitt' avant qu'ce soit rattaché ... Et nous on posait des signaux, signes de ralentiss'ment, de nouveaux signaux. I voulait qu'personn' ne part', et on s'disait entre nous : « tu vas voir t't' à l'heur', si on s'en va partir quand [t] y vont s'y mett' si ça va, pasqu'on y voyait... On n'avait pas d'lantern's, ou très peu, mais on y voyait comm' en plein jour ou presqu'. Vous savez, y'avait un éclairag' formidabl', c'est [t] incroyabl'. On voyait ça sur la côt', là, de, derrièr' Venoix<sup>11</sup>, si vous voulez. Mais on voyait ça sur la côt' eh ben vous savez, i n'y allaient pas avec le dos d'la cuillèr'... [tyi] Pis ça grondait !

Alors j'suis rentré ici, ma femm' me dit, è m'dit : « Mais qu'est c'qui s'pass' [a] don(c) » ? « Ben, j'dis, laiss'-les, i s'arrang'nt. Mais ça a pas duré long, On pouvait pas dormir, ça faisait tell'ment d'bruit !

Alors, le matin, moi, fallait que j'repart' au boulot. En sortant d'la maison, ... un copain, i m'dit : « Où c'est qu'tu vas ? ». — « ben, j'dis, j'm'en vais [ pas de liaison] au boulot ». Oh, j'ai fait à peu près cinquante mè'ts et puis, réflexion fait', j'ai dit : « Mais... j'vais aller m'fair' casser la gueul' pour eux ? Allez, rentr' à la maison ! ». Alors, j'ai quitté donc [don] le 6 [sis] mai et j'suis rentré le... à la SNCF vers la fin septembr'. Mais on m'a rien dit, au

---

<sup>11</sup> Venoix, commune limitrophe de Caen (actuellement quartier de Caen), située au sud-ouest de la ville, sur la rive gauche de l'Orne.

contrair'. Pasque j'avais pas commencé par me mett' à l'abri....Car les employés d'la SNCF, i z avaient été r'taper plus ou moins bien les maisons.

— Donc vous étiez [sans liaison] agent SNCF et avez-vous participé à des act's de résistanc' ?

— Directement, non ! J'en ai fait, d'la résistanc', comme tout agent d'la SNCF. Mais directement j'n'en ai pas fait.

— Vous n'avez pas [sans liaison] adhéré à un réseau ?

— Non. J'ai ... j'ai des copains, des amis à moi qui ont travaillé... avec... qu'ont même été arrêtés [ɛ] et qu'ont été relâchés [e]. Mais là, à Louvigny, on s'est organisés [e], y a pas, y a pas eu grand chos'. Je n'me ... n'me souviens pas d'avoir eu grand...grands dégâts. Je n'pens' pas [po] mêm'... Non, y a pas eu... Je je ...n'vois pas [po] qu'y ait eu des personn's [z] arrêtées.

— D'accord. Y-a-t-il eu beaucoup de dommags euh... sur Louvigny ?

— Par les bombardements ? Ah, au Débarquement [dɛbaRkəmã] ? Oui. J'vous dis, tout's les maisons étaient presque tout's esquinées [eskjẽte]. Tout's, tout's en avaient un coup. Plus ou moins, mais... ah, cell'-ci, parce qu'y a une pièc' qui n'existait pas, qu'a été fait' depuis, mais cette pièc'-là, et la pièc' à côté [ko:te], le rez-de-chaussée, ça allait encor', mais les chamb's, vous savez, les chamb's et l'premier...

— Et c'était général à Louvigny ?

— Ah, c'était en général. Oh, je n'dirais pas [pɑ] tout's, tout's, tout's, mais y avait au moins soixant' dix pour cent, soixant' à quatre vingts pour cent !

— C'était déjà pas mal !

— Oh, oui, oui, oui !

— Euh, connaissez-vous des objets ou... des documents qui pourraient nous êt' remis euh... ?

— Ah ça non ! Pasque la mairie a été saccagée, saccagée par qui [tʃi], par... les Anglais, les All'mands, les Amé..., les Canadiens, tout ça... et les Français. Parc'que vous savez... i s'privaient pas non plus, les Français hein !....

— Tout l'mond' a été pillé ?

— Ah ben, tout l'mond'a été pillé. Oh, tout le mond'y a été.

— Donc, sur Louvigny, vous pensez qu'y a...

— Ah non, y'a pas beaucoup d'documents, je n'crois pas qu'il en rest' beaucoup. J'en ai pas connaissanc' en tout cas.

— Est-ce-que vous connaissez des personnes euh qui pourraient êt' contactées euh... en vue d'témoigner sur euh...?

— ... J'en citerais bien un. Vous l'connaissez. Vous l'connaissez, je s'rais bien surpris. I rest'ici, à cinquante mèt's d'ici.

— Oui...

— Ah, ben ça, c'est un drôl', alors ! En voilà un qui a fait, je n'sais pas s'il a fait d'la résistanc', mais qui a rendu un grand servic' à la commun', au Débarquement. C'est le seul, je crois bien...

— Qui est monsieur ?

— Vous l'connaissez !

— Monsieur Thibedot ?? (inaudible)

— Non. Tu n'connais pas Cyrill' ?

— Cyrille ?

— Oui.

— Non, non.

— Vanmuysen.

— Non.

— Vous l'connaissez pas ?

— Cyrill' Vormisen ?

— Vanmuysen, *m, u, y grec, s, e, n*, c'est un Belg'.

— D'accord.

— Cyrill' Vanmuysen. Un' personn' qui s'rait, oh, qui s'rait susceptibl' de vous... oh, oui, ça, je serais pas surpris qu'i vous donn' ...

— Et c'est rue Tombett' également ?

— Oh non, il reste là, juste en fac' la post'... Vous prenez cett' rout'-là, la po... la Grand Rue, là, et vous allez juste en fac' la post', la maison d'l'aut'côté. Alors, d'un côté c'est Cyrill', et puis d'l'aut' côté, c'est son frèr'.

— D'accord...

— Son p'tit nom, c'est toujours Vanmuysen. Mais...

— Ça, d'accord...

— Et sinon, vous avez quelque chos' à ajouter ?

— Ben, ma foi non, précisément non, si vous voyez pas [a] aut'chos'...

— Non, quelquefois qu'vous auriez... une anecdot', disons un peu...

— Ben, j'veux tout simplement vous dir' que l'plus gros choc que j'aille pu subir, bé c'tait pas à Caen... c'est [t] à Mesnil-Mauger<sup>12</sup> pasque ... à Mesnil-Mauger J'ai subi cinq bombardements en sept jours et l'dernier qu'j'ai subi c'est l'premier mai. Oh, ben il a duré, j'sais pas, un' demi-heur', trois quarts... mais j'suis rentré, malgré qu'j'aille fait la guerr' [gjeR] de 14-18, un bout, un bout, un bout, j'ai pas tout fait, eh ben je suis arrivé, j'étais flapi, j'étais pas pas [po] mort, mais j'étais inconscient, quoi ! Et l'copain qui restait en fac', i m'dit : « ben, voyons Prosper, tu t'cass's la têt', mais dis-toi ça, t'en as vu d'aut' que ça à la guerr' [gjeR] d'18 ! — Ah, j'li dis, oui, mais c'était pas du tout pareil ! C'est vrai. Les bombardements aériens et les bombardements d'artill'rie, c'est pas la mêm' chos'. Oh, là, là, là, c'est pus démoralisant, les bombardements aériens, pis ça grogn' pus fort.

L'premier mai, j'en ai subi un grâce aux... gars des post's qui nous ont interpellés : « dis, i va falloir que tu t'tir's, qu'i m'a dit, dis-donc [dɔ̃] pasque ça a l'air téléphoniq', et à la fin ça va arriver à craquer [kRakje].

— Oh, ben, j'dis avec mes deux compagnons, laissez tirer, on va toujours bien voir !

Heureus'ment pour nous parc'que l'endroit exact où on travaillait, y avait [sans liaison] une bomb' ! Ah, y'avait un trou à fair' mais i l'avaient fait avant nous ! Aïe aïe aïe, c'jour-là, mon vieux... Oui, c'en est à tel point qu'j'suis rentré à Mézidon<sup>13</sup>, à pied, et j'rencont' mon chef... sous-chef d'arrondiss'ment qui m'dit : « eh ben Thinard, qu'est-ce que ça a été à Mézidon, ben j'lui dis : « j'n'en sais rien, allez-y voir ! ». Oh ben, c'est vrai on... on n'tait dé... Tous les trois on n'tait pareils, tous les trois, démoralisés complèt'ment. Enfin, ça a été, des bombardements, j'en ai vu en gar' de Caen, j'en ai vu des mitrillag's, on s'coulait à l'abri et pis on attendait. Ben c'était, ça s'passait, ça ça passait. Mais alors au Mesnil-Mauger, c'était...

Alors, j'ai mon frèr' qui était trépané là-bas. Il'tait aux PTT, lui. Mais je n'pens' pas qu'il ait vu...

— (voix féminine) Si, il en avait eu deux [sans liaison] ou trois.

— Bien, ben je n'veux pas, si vous avez aut' chos'...posez-moi des questions [tʃɛstjɔ̃].

— Non, non, c'était, disons euh, les faits. Enfin, c'était très intéressant quand mêm'...

— Oh...

— Oh si, ça nous amèn' toujours un peu de... des éléments, disons...

---

<sup>12</sup> *le Mesnil-Mauger*, commune située à quelques kilomètres à l'est de Mézidon, sur la ligne ferroviaire Caen-Paris, en direction de Lisieux.

<sup>13</sup> Mézidon, Calvados, importante gare ferroviaire au sud-est de Caen, sur la ligne Cherbourg-Caen-Paris.



— Mais j'ai quatre vingt quatr' ans maint'nant, là, vous savez, ça commenc' à... J'me rappell' mieux, si vous voulez, des faits d'guerr' [gjeR] de quatorz'-dix-huit que de cell'-là.

— Ça vous a plus marqué, peut-être ?

— Oui, j'étais plus marqué [maRtje] par 18... Et pourtant y a des trucs qui m'ont marqué [maRkje]... Mais j'vous dis... j'hésit', maint'nant, J'sais pus.

— Bon, je vous remercie, Monsieur Thinard.

— Merci, À vot' service.

## Commentaire

Ce locuteur se situe, sur le plan de la prononciation et de la syntaxe, dans le système du français oral et populaire :

— *e* caduc fréquemment non prononcé.

— simplification du groupe [tR] en finale : les *maît'*.

— prononciation tronquée de « tout à l'heure » : *t't' à l'heure*.

— *pas* prononcé [po] .

— prononciation *pis* de *puis*, *pus* de *plus*, *i* de *il* : « je faisais fonction de maire *pisque* le maire était pas là. » ; « *Pis* ça grogne *pus* fort. » ; « c'est *pus* démoralisant » ; « *I* restait au Mesnil ».

— *il* élidé dans *il y (en) a*, *il y avait* : « *Y en a eu* » ; « Ah, *y'avait* un trou à faire ».

— élision de *qui* devant un mot à initiale vocalique : « une bombe *qu'*était tombée ».

— négation souvent réduite aux adverbes *pas*, *pus* : « C'est *pas* la même chose » ; « J'sais *pus* ». Mais aussi : « Tu *n'*connais *pas* Cyrille ? ».

— emploi du verbe *rester* avec l'auxiliaire *avoir* : *j'ai resté* .

Il présente aussi de façon sporadique et non généralisée des traits de français régional :

— prononciation ouverte d'un *é* final de masculin pluriel : [aRɛtɛ] « arrêtés ».

— particulièrement bien représentée, la prononciation plus ou moins palatalisée d'un [k] ou d'u [g] suivi de *e*, *i*, *y* ou *æ* : [martje] et [maRkje] « marqué » ... [tʃɛstjɔ̃] « questions » ; [ɛskjɛtɛ] « esquinées » ; [gjeR] « guerre ».

— prononciation élidée de *on était* : « Tous les trois *on n'tait* pareils ».

— prononciation archaïque d'un *o* long dans *côte* [ko:t] ; *côté* [ko:te] (à la suite de l'effacement d'un *s* dans la prononciation de *coste, costé*).

— évolution en [ə] caduc (le *e* de *devenir*) du *e* initial de *Débarquement* : au [dəbaRkəmã].

— emploi de *il(s)* sans marque de pluriel devant un verbe à initiale vocalique : « *il* ont discuté ».

— usage du pronom masculin pluriel pour le féminin : « on rétablissait les voies puisqu'*ils* avaient [il ave] été bombardés dans la journée du 5 ».

— sur le plan lexical, noter l'emploi du verbe *rester* au sens de « habiter ».

Les deux niveaux, populaire et dialectal, se côtoient et se mêlent : ainsi *j'ai resté* est populaire ; « *il reste* près de la poste » est régional.

On relève aussi la prononciation approximative de mots allemands : [vɛRmaʃ] pour « Wehrmacht ». Ce type de prononciation a été relevé la plupart des locuteurs interrogés